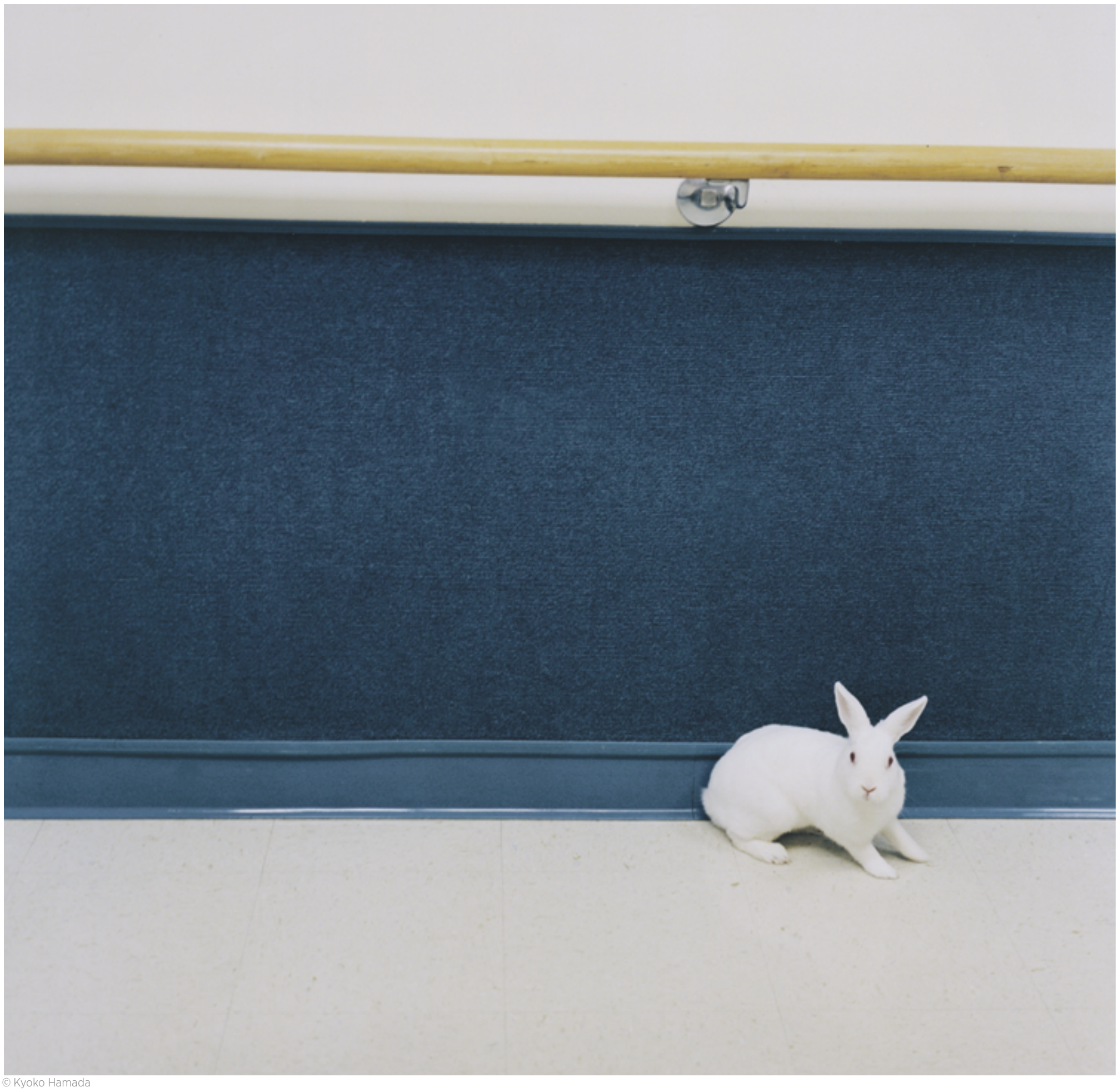
— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
I/O — WWW.IOGAZETTE.FR
lundi 13 juillet 2015
N°9 — AVIGNON 2015

io

9
LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 9 / Patrice Chéreau — Les Misérables — El Syndrome — La Convivialité
J'ai de la chance — Pierre Notte — Raynaud de Lage — Lettre à Dominique Valadié



© Kyoko Hamada

UNE ŒUVRE VIVANTE AU MUSÉE

— par Christophe Candoni —

La Collection Lambert rouvre à Avignon et consacre une sublime exposition au metteur en scène Patrice Chéreau, dont l'œuvre trouve des correspondances sensibles et éloquentes avec celles des plus grands artistes classiques et contemporains qu'il aimait.

La plus belle œuvre à contempler, c'est bien sûr celle de Chéreau, que l'on retraverse bouleversé au fil des salles où sont exposés des textes, des photos des spectacles et de ses acteurs, des maquettes des décors de Richard Peduzzi. Cette œuvre entamée au lycée Louis-le-Grand, où il montait sa première pièce, « L'Intervention », de Victor Hugo, en 1964, s'est par la suite accomplie sur les plus grands plateaux de tournage, de théâtre et d'opéra du monde. Elle est aussi le fruit d'un travail préparatoire minutieux et passionné, comme en témoigne un fonds d'archives personnelles d'une richesse inouïe légué à l'Imec regroupant des carnets manuscrits et surtout des images, des dessins, des croquis faits de sa propre main. Son père était peintre, sa mère illustratrice. Ses premiers spectacles, il les rêvait sur une page blanche avec de l'encre ou de la gouache. Il est donc tout naturel que les grands peintres et photographes l'aient inspiré et accompagné tout au long de sa carrière.

Le geste beau et fort d'Éric Mézil (directeur et commissaire) consiste à faire se rencontrer et dialoguer l'univers de Chéreau et les plus grandes signatures de l'art (Géricault, Delacroix, Twombly entre autres) pour tisser un tas de liens intuitifs, subjectifs, intellectuels et émotifs.

> **Ses premiers spectacles, il les rêvait sur une page blanche**

À défaut de Böcklin, qui n'a peut-être pas pu quitter Berlin, ce sont les massives montagnes de Hodiener accrochées avec deux Kieffer qui réinventent les mythologies germaniques qui passionnaient Chéreau et l'avaient poussé à réaliser un « Ring » légendaire à Bayreuth.

L'abstraction épurée d'un Sugimoto dit le vertige du voyage de Peer Gynt en quête de lui-même. La puissance virile et érotique des torses noirs et musclés de Mapplethorpe évoque le désir d'Afrique dans l'œuvre de Koltès, et plus précisément deux visages masculins, l'un de peau blanche et l'autre de peau noire, en lesquels on croit reconnaître le dealer et le client de « Dans la solitude des champs de coton ». L'attraction et la désolation mêlées des corps crûment impudiques de Nan Goldin, la chair disloquée chez Bacon ou tortueuse chez Berlinde De Bruyckere rappellent combien la puissance expressive du corps était la matière première d'un art ô combien fauve, sensuel, organique chez Chéreau. Dans sa performance « Balkan Baroque », Marina Abramovic apparaît sur un amoncellement de dépouilles animales dans une robe blanche maculée de sang tel un double de la Reine Margot.

La simple étincelle d'une bougie peinte par Gerhard Richter rappelle la flamme vacillante que tenait Elektra à qui Chéreau refusait la mort. L'opéra de Strauss fut son dernier triomphe. L'émouvante délicatesse de deux jeunes hommes, amis, frères, amants, tête contre tête sur une banquette de TGV ou bien, juste à côté, une locomotive traversant la nuit sous une pancarte où est inscrit en lettres noires le mot « solitude » rappellent « Ceux qui m'aiment prendront le train ». Ceux qui aimaient Chéreau seront sans faute à Avignon.

— FOCUS —
PATRICE CHÉREAU, UN MUSÉE IMAGINAIRE

VISITE À PATRICE CHÉREAU

— par Benoît Blanchard —

Entre documents, archives, œuvres et captations vidéo sourit un jeune homme. Son portrait a été réalisé par Yan Pei-Ming. La peinture grasse et gestuelle qui l'englobe agit à la manière d'un glissement de terrain ; lui, Patrice Chéreau, se tient droit, élégamment concentré dans ce gros plan qui le presse à en découdre.

À ses pieds mille objets sont emportés, parmi lesquels plusieurs feuilles et maquettes fantomatiques habitées de personnages drapés de fluides lavande et noirs. Passionné d'antiques, ces fragments de vies et de décors sont les paysages d'un monde qui emprunte aux rêves sa condition partielle et lacunaire. Il est impossible, romantique, absolument grandiloquent, creusé de vide et absurde, cruel, mais riche de toutes les lumières et incompréhensions qui traversent nos existences. Ces féeries sont celles de Fantin-Latour chargées du poids que porte Anselm Kiefer, du souffle de Cyprien Gaillard et de la solitude de « L'Homme qui marche » de Giacometti. Alors qu'à la dynamite s'effondrent les décors et les lumières, les muses se mêlent à l'emphase du plomb et foulent une terre rêche où crissent les ongles et souffrent les fleurs sur une mer de métaux.

L'histoire des corps jonche ces paysages héroïques. On y croise les académies de Jouvenet, les foules de soldats en partance pour les campagnes napoléoniennes de Gros, les torses de Mapplethorpe, les corps enlacés au désir et à la joie que photographie Nan Goldin, le for intérieur et les viscères blanc et rose de Cy Twombly, Delacroix, Francis Bacon et Berlinde De Bruyckere, et puis, presque partout, la présence de Géricault. « Le Radeau de la Méduse » n'est pas ici un frêle récif à bout d'espoir mais une pulsion initiale dont l'élan fait corps avec l'océan.

> **L'immensité n'est plus si grande lorsqu'on la rapporte à la volonté humaine.**

La force musculaire se lie à la certitude de devoir faire partie d'une épopée, d'y survivre, de la hanter autant que d'être hanté par elle pour pouvoir la raconter. Celle-ci peut bien tout engloutir, il y aura toujours assez d'espace donné à ceux qui veulent poursuivre le destin en fuite. L'immensité n'est plus si grande lorsqu'on la rapporte à la volonté humaine.

Ainsi, l'exposition est faite de ces trois éléments. Les deux premiers : le paysage-théâtre et les êtres-documents forment ensemble les charniers à demi vivants si crûment répétés depuis le Paris de la Saint-Barthélemy, Jaffa et Auschwitz et que remplit la clameur de l'Histoire qui roule et frappe sur les os. Les troisièmes, ceux qui restent, doivent composer avec les deux premiers. C'est avec une infinie tendresse qu'ils les foulent aux pieds, se fraient un chemin, et parfois butent sur les charniers que peut-être ils viendront grossir. En attendant ils se meuvent comme une étreinte, une étreinte à laquelle a toujours participé Patrice Chéreau et qu'illustre parfaitement la dernière œuvre de l'exposition. Il s'agit d'une vidéo de Mark Wallinger, un simple plan fixe faisant face à la porte de débarquement d'un aéroport ponctuellement écartée par des valets automatiques, laissant à chaque fois échapper une personne chargée de bagages, harassée par le voyage et la fatigue, mais malgré cela toujours nouvelle.

© Yan Pei-Ming

IN **PATRICE CHÉREAU, UN MUSÉE IMAGINAIRE**
11 JUILLET > 11 OCTOBRE 2015 — **COLLECTION LAMBERT**

COULISSES

METTRE EN SCÈNE PATRICE CHÉREAU

Rencontre avec Éric Mézil, directeur de la Collection Lambert et commissaire de l'exposition.

Le projet
« Cette exposition n'était pas programmée. Au départ, il devait s'agir d'une exposition consacrée à Cy Twombly, mais cela a été refusé par la mairie. L'Imec souhaitait trouver un lieu d'exposition pour mettre en valeur les archives de Patrice Chéreau. La Ville a fini par accepter. Alors qu'il n'était pas prémédité, ce projet m'entraîne dans une aventure passionnante. »

Un musée imaginaire
« Le titre de l'exposition est bien sûr lié au livre de Malraux. Il s'agissait de retrouver les œuvres qui avaient marqué Chéreau mais aussi des œuvres qui font sens par rapport à son travail d'artiste. Je revendique un regard entièrement subjectif. Mon regard de commissaire d'exposition ainsi que mon regard d'amateur et d'amoureux de l'art. Quitte à être critiqué ou à passer pour un hérétique. »

Formation
« L'exposition s'ouvre sur l'enfance de Patrice Chéreau et sur l'évocation de ses parents. Son père était peintre. Sa mère, illustratrice. Les premières salles rendent compte du passage de cet univers de l'adolescence et du théâtre amateur à sa première troupe à Sartrouville et ensuite à son aventure au TNP. »

L'histoire
« Elle s'impose avec "Les Paravents", de Genet, alors que Chéreau avait tout d'abord mis en scène des auteurs beaucoup plus anciens. La guerre d'Algérie, thème de la pièce, a marqué sa vie personnelle. Il a été le témoin oculaire du drame de Charonne. "La Reine Margot" est tourné au moment de la guerre en Yougoslavie et du génocide au Rwanda. Le choix d'Isabelle Adjani, dont le père était algérien, semble dénoncer les crimes commis par le FIS. Chéreau avait monté "Le Massacre à Paris", de Marlowe. Il avait fait une mise en scène incroyable avec une sorte de bassin où flottaient des corps morts, noirs, comme une réminiscence des cadavres algériens de la Seine, repris vingt ans plus tard pour "La Reine Margot". »

Corps
« Le corps, les gestes de ses acteurs deviennent à Nanterre un élément essentiel de sa recherche. Un tableau de Francis Bacon, les photographies de Nan Goldin, avec ses corps nus, amoureux, hystériques sont présents dans l'exposition. Le rapport avec le corps est toujours indissociable de la mort, d'ailleurs, avec lui. Chéreau était obsédé par la mort. »

« Les Lucioles »
« Cette exposition dans l'ancienne prison fut une aventure fantastique. Plus de 80 000 visiteurs ! Des familles, des ex-taulards découvraient ou redécouvraient ces lieux, dent creuse au cœur de la ville, dont la superficie est aussi importante que celle du palais des Papes. »

Le festival
« Nous n'avions jamais pu vraiment trouver nos propres marques avec l'ancienne direction. Elle n'aurait pas forcément été intéressée par un projet sur Chéreau, jamais programmé dans la Cour d'honneur. Olivier Py, en tant que metteur en scène de théâtre et d'opéra, a eu un regard complet sur notre exposition. J'ai été passionné par son regard. »

Retrouvez notre interview complète d'Éric Mézil sur le site de I/O.

Propos recueillis par Pierre Fort

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
lundi 13 juillet 2015

REGARDS

OFF LES MISÉRABLES

DE KARINE BIRGÉ & MARIE DELAYE D'APRÈS VICTOR HUGO
MISE EN SCÈNE A. LIMBOS
5 > 26 JUILLET 2015 À 13H — **THÉÂTRE DES DOMS**

HUGO DANS UNE BOÎTE À BISCUITS

— par Alice de Coccola —

Convoquer l'infiniment petit pour parler de notre humanité. Une des plus grandes missions du théâtre vivant. La compagnie Karyatides a pris cet engagement et nous offre une lecture saisissante des « Misérables ». Quelques vieilles boîtes à biscuits, celles que ma grand-mère conservait précautionneusement pour y ranger son nécessaire à couture. Quelques santons, des maisonnées en bois, un bout de tissu, une fourchette en argent… Un artisanat brut et dépouillé pour nous raconter la grande épopée hugolienne de plus de 2 000 pages. La table est tour à tour champ de barricades, villages, forêt, villes… La scénographie circulaire n'est pas sans nous rappeler les lanternes magiques. Notre âme d'enfant et notre imaginaire sont sollicités instantanément. Et c'est avec une grande précision que les comédiennes, au nombre de deux, manipulent chaque objet, auquel elles donnent littéralement vie. Elles ne leur prêtent pas seulement leurs voix, elles les incarnent pleinement. Point de dissimulation. C'est une véritable interprétation théâtrale et une chorégraphie qu'elles nous offrent. Fascinant et extrêmement ingénieux. La substantifique moelle, extraite du roman, nous invite à suivre les figures les plus marquantes : Jean Valjean, Javert, Fantine, Cosette et Gavroche. L'intrigue policière est finement ciselée, le mélodrame peut avoir lieu. Jean Valjean, ancien bagnard, est poursuivi sans relâche par Javert, représentant de l'ordre moral. Il se rachète aux yeux du monde en prenant sous son aile Cosette, orpheline. C'est sans compter la révolution qui gronde et qui les précipitera tous. Il fallait de l'audace pour se saisir du monument hugolien, et nous les remercions de l'avoir eue.

LES MUÑECAS D'HUGO

— par Armen Verdian —

Amour et révolution, le ton est donné d'entrée, Victor Hugo n'est pas trahi par les poupées de la compagnie des Karyatides, qui tombent au ralenti sous les balles sonores des forces royalistes, accompagnées dans leur chute par la musique de « Love Story ».
Les mots sont comptés et les gestes précis. Menos es más, selon le dicton espagnol, « La sobriété est la force ». C'est par surprise qu'on se voit captivé par le pouvoir d'évocation de ce délicat quatuor de poignets agiles animant des poupées hétéroclites, chinées au hasard des brocantes, preuves muettes de l'universalité de l'œuvre et de son interprétation. Et comme tous les hasards tombent juste dans cette pièce, on ne s'étonnera pas que ce soit dans la deuxième patrie d'Hugo qu'on utilise le même mot pour les poignets et les poupées – muñecas.
Il en va parfois du théâtre comme du textile : les belles pièces ne montrent pas leurs coutures. Ce qui n'est pas chose aisée lorsque le jeu se produit à deux niveaux, sur la table pivotante et aimantée des poupées, et entre les actrices qui s'activent autour. On aurait presque oublié qu'elles étaient de chair, ces actrices, jusqu'au baiser de Marius et Cosette, qui pique gentiment au flanc le spectateur qui s'est laissé envoûter par l'histoire comme un gosse.
Au demeurant, l'analogie avec l'artisanat n'est ni péjorative ni déplacée pour cette création. La narration est fluide, le décor et les jeux de lumière sont soignés, même les effets spéciaux sont réussis : comme ce tableau représentant un chemin qui s'enfonce dans une forêt dense, et qui, pivotant sur lui-même, restitue idéalement le désarroi de Javert. Bref, rien de révolutionnaire, mais on aime quand même. « On ne peut pas dire autrement, c'est de la belle ouvrage. »

IN EL SYNDROME

TEXTE ET MISE EN SCÈNE SERGIO BORIS
8 > 11 JUILLET À 18H — **GYMNASE DU LYCÉE SAINT JOSEPH**

ZOMBIELAND

— par La Jaseuse —

C'est une chance insolente qu'ont eue les élèves comédiens de l'Estba d'être envoyés tout un mois en immersion à Buenos Aires auprès du metteur en scène et dramaturge autochtone Sergio Boris.
En chef de troupe, Boris s'est tout simplement inspiré de la situation de ces jeunes gens exilés comme base de travail. Voilà quatorze jeunes gens ondulant dans une cabane de Robinson aux faux airs de palace, foulant le sol de leurs démarches molles à travers les ordures et autres broussailles parfaitement bien disposées. Colo d'enfants sauvages séparés de leur terre d'origine, coincés là dans la forêt tropicale, touchés par un mal étrange qui les coupe du monde et de leur langue maternelle. Ils sont beaux, ces apprentis comédiens. Ils sont bien trop beaux, bien trop artistiquement crasseux pour être crédibles. Jeans déchirés et cheveux crêpés, les enfants perdus sont ici des créatures sublimes de papier glacé en plein défilé pour la nouvelle collection « jungle chic ». Nous assistons à une déambulation sans but, sans adresse et sans fond, terriblement égocentrique et creuse. On parle de poulet pourri et de clopes entre deux gorgées de bière et trois traînées de poussière. Le non-spectacle tourne à la démonstration de talents grotesque : l'une grattouille une guitare, l'autre fait gémir son violon, une autre encore improvise une roulade contemporaine informe. À mi-parcours de cette heure perdue, on espère que la flopée de spectateurs se dirigeant vers la porte de sortie va provoquer chez nos jeunes artistes l'envie d'être sur scène. Mais non.
Sergio Boris s'est laissé happer par les affres de la fascination pour la jeunesse, pour la beauté de la jeunesse, les jolies jambes et les torses bombés. Sordide.

DELACROIX ET LA BANNIÈRE

— par Mathias Daval —

La proposition était alléchante. Au bord du Tigre, près de Buenos Aires, de jeunes Français étudiants en théâtre sont atteints d'un mal mystérieux qui les cloue dans une bicoque au cœur de la jungle. Travaillant sur une matière improvisée, à mi-chemin entre deux cultures, Sergio Boris possède sur son plateau le cadre propice à l'éclosion dramatique : l'enfermement volontaire, le huis clos tropical…
Mais sa fable survivaliste moderne, robinsonnade autour de l'acculturation et de l'hybridation linguistique, est une mascarade informe. C'est le pire que peut donner à voir le théâtre contemporain : une mise en scène repliée sur elle-même, des comédiens empêtrés dans des directions contradictoires, insouciants du reste du monde, simples répétiteurs d'une dramaturgie stylée mais lésineuse. Cruelle absence de vision, de cheminement intérieur, de poésie !
Je me suis assoupi, je crois. Lorsque je relève la tête vers la scène, je vois un sein nu, au-dessus duquel des bouches entonnent en canon la litanie grotesque de l'« Adios Delacroix ». Je reste pour voir jusqu'où tient la mascarade subventionnée de ce « théâtre d'ambassade » : je ne doute pas qu'elle serve à renforcer les liens franco-argentins.
Au milieu du spectacle, une rumeur a secoué le rang des spectateurs de l'autre côté de la travée : un homme bouscule la rangée pour s'en extraire et s'avance tranquillement vers la sortie. C'est l'ouvreur de brèche : assis à côté de moi, un jeune comédien russe du Gitis (Conservatoire de Moscou), pour la première fois à Avignon, me chuchote à l'oreille : « Do you think it is OK if I leave now? » Je lui dis qu'il ne doit surtout pas se gêner. Le quatrième mur est opaque, et il y a peu de chances que les acteurs s'aperçoivent de la disparition du public.

OFF LA CONVIVIALITÉ

TEXTE ARNAUD HOEDT & JÉRÔME PIRON — MISE EN SCÈNE ARNAUD PIRAULT
4 > 14 JUILLET À PARTIR DE 14H (25MIN) — **LA MANUFACTURE**

À QUI LA FAUTE ?

— par Célia Sadai —

Une ancienne confiserie de la rue Thiers détournée en salle à manger rustique accueille une forme brève pour le moins originale, « La Convivialité », proposée par les Belges Arnaud Hoedt et Jérôme Piron. Sur le trottoir, des spectateurs-convives attendent de passer de l'autre côté du rideau pour prendre place à table, autour d'un verre. Au lieu des trois coups, une question : « C'est quoi, votre niveau d'orthographe ? »
La veille, une amie comédienne me confiait ses réticences à écrire (pour I/O) : « Je suis nulle en orthographe, c'est la honte ! » Pour moi, les fautes d'orthographe c'est une signature, un peu comme avoir les dents du bonheur ou une chevelure rousse. La faute à mes années de fac de lettres, durant lesquelles j'ai été endoctrinée par deux terroristes : Vaugelas et Grevisse. Alors ces 25 minutes dans le boudoir de la langue tombent plutôt bien.
D'anecdote en anecdote, on comprend que la faute est la bâtarde progéniture d'accidents de l'histoire, de la fixation d'erreurs et d'idéologies. Un dispositif transmédiatique sert de support pour déconstruire le mythe de la faute de français. La scénographie, qui s'annonçait muséographique avec ces lourdes vitrines et étagères, prend vie au moyen d'une série de détournements d'objets et de titres, qui jouent avec les possibilités : transcription phonétique, coquets hellénismes, lettres muettes, ombilic ubique du Collège de 'Pataphysique – la valeur normative de la langue serait avant tout arbitraire. Une bonne nouvelle pour les phobiques de la dictée.
Si le spectacle s'en prend aux hussards noirs et aux fantasmes républicains, vers où navigue cette prometteuse galère linguistique ? Bâti sur la langue curiale de Paris, le spectacle laisse sur la côte 274 millions de locuteurs francophones (1. Chiffre sans doute extrapolé par les sbires de l'OIF. 2. Erratum : 274 millions – 66 millions de Français = 208 millions). Bref, bizarre pour des Belges.

DÉLIER LA LANGUE

— par Mathias Daval —

Le mot « improbable » est devenu, ces dernières années, l'adjectif passe-partout dont l'usage à répétition frise l'insupportable. Rien de plus improbable, pourtant, que cette « Convivialité » belge : une invitation, pour dix spectateurs seulement, à venir cogiter pendant 25 minutes à la réforme de l'orthographe, assis autour d'une table, un apéritif à la main. Pas franchement la proposition typique d'un après-midi avignonnais !
La cause est noble, cependant. L'enseignement du français, figé autour d'une codification arbitraire de la langue et de la grammaire, est une source de complexes et de discriminations qui jaillit bien au-delà des bancs de l'école. Seulement, voilà, « La Convivialité » n'est pas spécialement conviviale : passé les minutes introductives avec verre de blanc et saucisses cocktail, que reste-t-il d'échange ? Faire reposer l'entièreté de l'interaction sur la capacité d'intervention spontanée du public est une fausse bonne idée. On se retrouve pris en otage dans une position d'élève à qui on délivre une leçon d'histoire sur la langue. Tout le contraire de l'objectif à atteindre.
Pourquoi, par exemple, ne pas inciter aux réactions en accueillant les spectateurs avec un simulacre de dictée, pour mieux en démonter le principe ? Pourquoi ne pas miser davantage sur l'illustration, sonore ou visuelle, à l'instar de ce drôlissime procédé oulipien de reconnaissance vocale ? Bref, on veut plus de théâtre, et moins de conférence.
« La Convivialité » aurait tout pour plaire aux amoureux du français comme aux autres s'il n'était tout aussi frustrante que l'embarrassante réforme orthographique qu'elle appelle de ses vœux. Reste le remarquable dispositif, et l'opportunité, originale et rafraîchissante, d'un débat sur la transmission de la langue.

OFF J'AI DE LA CHANCE

DE LAURENCE MASLIAH — MISE EN SCÈNE PATRICK HAGGIAG
4 > 25 JUILLET À 12H50 — **THÉÂTRE DES BARRIQUES**

NOUS AUSSI !

— Bernard Serf —

Une grand-mère qui meurt, c'est dans l'ordre des choses, c'est tristement banal. Seulement voilà : Germaine, « Mamie-Coud » comme elle a choisi de s'appeler, était tout sauf banale ! Faut dire que la vie lui en avait réservé une bien bonne : une petite étoile, couleur soleil, tout contre son cœur. Et c'est bien sûr cela qui marquera à jamais cette vie : avoir échappé au pire, protégée dans cette maison de Moissac, miraculeusement épargnée, bénie d'un dieu qui s'était barré en vacances pour l'éternité.
Natasha, sa petite-fille, a beaucoup entendu parler de Moissac. Mais les dates, les détails, tout ce qui fait la trame d'une vie, elle l'ignore. Elle n'a jamais dit, quand il en était encore temps : « Mamie, raconte ! » Comme elle le regrette à présent !
Heureusement il reste des tiroirs, des boîtes, des cahiers, des dizaines de cahiers ! Car « Mamie-Coud » notait tout ! Comme si elle avait eu la prescience de ce fichu Alzheimer qui allait l'emporter ! Alors, Natasha va réinventer cette grand-mère, la faire revivre devant nous ! Pour nous !
Car ces cahiers sont une véritable mine ! Germaine y a consigné son amour éperdu des mots, des alexandrins. C'est même cela qui l'a sauvée, Germaine, la langue française ! Un jour qu'elle était dans un train, un SS délicat (« Oxymoron ! » nous aurait-elle dit) s'est contenté de se pencher sur le livre qu'elle lisait (un classique de notre littérature), en lui murmurant doucement : « Schön! »
Laurence Masliah nous restitue cette grand-mère disparue au plus près. C'est drôle, c'est poétique, c'est bouleversant et sans une once de pathos. La mise en scène est tout entière au service de ce texte singulier.
Cette pièce ne figure pas dans le guide du OFF. Il serait pourtant dommage qu'elle ne trouve pas son chemin !

SOLILOQUE SCHIZOPHRÈNE

— par La Jaseuse —

À la suite de la mort de ses parents, la comédienne Laurence Masliah s'est plongée dans l'histoire de sa famille et est partie à la rencontre de son histoire. Ce deuil cathartique a donné naissance à sa première pièce en tant qu'auteure. Par pudeur sans doute, Masliah a imaginé les personnages de Natasha, comédienne également, et celui de sa grand-mère, Germaine. Natasha regrette de ne pas avoir demandé à sa Mamie de tout lui raconter avant que le cancer de la mémoire n'efface tout. Grâce aux photos, aux vieux boutons et à un manteau de cuir vert, Germaine va renaître de l'oubli, attachante et très bavarde. Trop bavarde.
Le manque de recul de Laurence Masliah sur son propre texte est indéniable. Tandis qu'elle récite avec passion ces mots qu'elle connaît si bien, nous peinons à comprendre où nous en sommes. Qui est là ? Qui nous parle ? Nous assistons à un monologue schizophrène sans adresse concrète, à l'image de ce moment gênant où la comédienne continue de déverser sa tirade face à un mur. Germaine, amoureuse des mots, nous parle de son obsession pour la laine polaire, de son amour pour les mots compliqués, de sa tendre « Tasha » et du charisme de Dussollier. À ces futilités de la vie se mêle son passé d'enfant juive durant la Seconde Guerre mondiale. La volonté de l'auteure-interprète d'inscrire sa petite histoire dans la grande est sensible, bien que versant dangereusement vers le rappel moralisateur du devoir de mémoire. La parole se fait de plus en plus décousue, Germaine se répète et oublie peu à peu.
Laurence Masliah a fait le pari risqué de porter sa propre parole, très personnelle et non digérée, rendant la distance de l'artiste-interprète impossible. Peut-être aurait-il été plus sage de confier ses mots à une autre.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Pierre Notte —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

© Brice Hillairet

Une exigence de spectateur
Impossible d'aller prétendre ça, que cela n'a pas d'importance, ce qui s'y passe, sur le plateau. Certes, bon, oui, d'accord, très bien. On ne va pas (on n'ira pas) par là, cela a son importance. Mais ce qui compte, au bout du compte, je dirais ça, ce qui compte est de l'autre côté. Tout compte fait. L'autre côté des autres, de ceux qui regardent, attendent que le miracle arrive, advienne, ceux qui écoutent, qui se renseignent sur eux-mêmes, jouent avec ceux qui jouent, s'emmerdent à crever parfois, ou vivent, revivent, font leur chemin de croix, seuls, à deux, ensemble, mais isolément toujours, chacun dans son intelligence des êtres, des autres et des choses, dans cette forêt de la proposition, chacun fait son chemin. Chacun seul et ensemble, c'est l'idée rêvée d'une collectivité qu'on voudrait plus métissée encore, où chaque individu trouverait sa place. Ce qui compte, je dirais ça, c'est ce qui se passe là, qui arrive ou n'arrive pas, dans ma tête et mon corps de spectateur face à l'œuvre qui fait travailler mon corps et ma tête, ma mémoire, mon imagination anéantie par l'usure et la consommation molle, ma liberté d'éprouver (ainsi assis, inactif, impassible en apparence) un monde offert – poème, épopée, discours, paysage, portrait, voyage. Face à l'œuvre, comment je travaille. Comment j'œuvre, spectateur, comment les outils me sont remis pour refaire, comprendre, transcender le monde, y vivre mieux après qu'avant. Comment le langage d'une paix sociale, d'une possible entente entre les êtres, entre soi et les autres, d'une réconciliation entre les membres de clans semblables ou de tribus opposées, comment ces outils-là sont donnés, comment les armes sont forgées derrière nos yeux devant tout ce qui se passe là, d'un apaisement, ou d'un nouveau combat à mener pour une amélioration du monde, quitte à n'avoir affaire qu'à son embellissement, même un instant de rien, le temps même d'une rêverie s'il le faut. Je dirais ça, que ce qui compte au fond, c'est ça, et qui fait de ce travail, art d'amateurs, poème de professionnels, ratages permanents ou splendeurs touchant au sublime, ce qui compte au fond c'est le chemin parcouru là-dedans par celles et ceux qui sont de l'autre côté, seuls et rassemblés dans ce qui reste au moins comme un refuge, qui devient parfois un lieu d'accomplissements miraculeux. Le chemin parcouru, c'est celui pendant lequel sont forgées les armes d'un langage qui se substitue à la violence, à l'impulsion sanguine, bovine, à la réaction primitive, binaire, primaire ; sont forgés les outils qui éclipsent la bêtise et l'ignorance. L'éducation et la culture, leur lot d'action culturelle, de sensibilisation, doivent être pour ça, une priorité dans la bataille contre la résurgence de la bestiole barbare.

Pierre Notte est auteur, artiste associé au théâtre du Rond-Point.

Mercredi la réponse de Laurent Fréchuret.

LETTRE À…

— Par David Léon —

… DOMINIQUE VALADIÉ

L'autre soir je t'écoutais à la radio. Tu parlais de ton rôle. Tu disais : « Cette place-de-dos, c'est une place que je recherche. Un retrait dont j'ai besoin. C'est curieux pourquoi certains êtres ont besoin de ce retrait-là. La difficulté de se rendre à l'Autre. Cette place sur le plateau, elle est très peuplée. Je vois un pré puisque c'est un pré. Une prairie, même si elle est brûlée. Je vois de l'eau. Vois des ruisseaux. Je vois du temps. Du temps qui passe, avec de l'eau. Je ne vois pas une place-de-dos. Et quand je me retourne, il y a, ici, l'émerveillement d'être invitée à parler. »
Tu joues de dos. Tu es toi aussi prise dans le réel, dans le nouage entre l'imaginaire et le réel. Nous n'avons pas encore choisi de basculer. Je me souviens de ces années. Tu me formais comme comédien. Assis à table, ou bord plateau, étendu là à lire les textes. À déchiffrer. À défricher. Quand nous parlions de ces auteurs, comme de nos frères. « Je suis une mouette. Non. Ce n'est pas ça. » Ces phrases nous bouleversaient. « Quand. On. Y. Pense. C'est. À. S'en. Évanouir », dit Platonov. « Je suis une mouette. Non. Ce n'est pas ça », répond Nina. Mais nous ne basculions pas. Nous tenions ferme avec les phrases. Les phrases ne pouvaient pas nous écrouler. Nous n'avons pas choisi encore de basculer. Sur la terre ferme au bord plateau, avec nos phrases. Toujours contenus et structurés. Nous tenons ferme. D'une place-de-dos nous attendons. Il y a ici l'émerveillement de se parler.

David Léon est publié aux éditions Espaces 34. Il publie en 2011 une première pièce, « Un Batman dans ta tête ». En septembre 2012 paraît « Père et fils ». Début 2014, il publie une troisième pièce, « Sauver la peau », et le texte « Un jour nous serons humains ».

En partenariat avec le CDN

LE FAUX CHIFFRE

27

C'est le nombre de phallus à l'air libre dans les pièces du IN.

HUMEUR

« JE CROIS QUE JE VAIS FAIRE MON COMING OFF #BarDuIN

— @AuCaféFrançais —

I/O MICRO

@CHAUVETDAVID —
Sensible, ethnologue, écorché vif, Sebastien Barrier reste un des plus grands poètes de notre époque. A la Manufacture à 19h30 #iomicro

@LAJASEUSE —
Il a de la gueule ce Crocodile à la Caserne, pas tout à fait abouti, mais il a de la gueule. #OFF15 #iomicro

@GLADSCOPE —
Mes coups de cœur du #OFF15 :
Braises
Réparer les vivants
Une heure avant la mort de mon frère
Ensemble
#iomicro

@SIMONHERMELIN —
Au théâtre des Béliers, on paie sa place plein pot pour être assis…sur les marches. #FDA15 #iomicro #OFF15

@SOLUBLEPOISSON —
J'espère que @IoGazette ne va pas trop démolir Sergio Boris, qui a un vrai style.

@ITH_COTE_COEUR —
ET APRÈS
Mérite le qualifcatif d'OTNI
Étonnant dans la forme
Surprenant sur le fond
Indescriptible et intéressant
#OFF15 #iomicro

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE, PHOTOGRAPHE DU IN

— Par Catherine Zavodska —

Épatée par la qualité et la cohérence de l'ensemble des photographies du festival IN, j'ai voulu savoir qui se cachait derrière l'objectif.

Les spectacles du IN ne sont qu'une infime partie, la plus médiatisée, du Festival d'Avignon. Comment rendre compte de cette « utopie, où les rencontres révèlent la soif d'intelligence », selon les mots d'Olivier Py ? Voilà ce qui intéresse Christophe Raynaud de Lage : transmettre la mémoire de la culture en train de se vivre.

Le photographe du multiple
Avant d'être plongé dans l'obscurité d'un théâtre, Christophe apprend à photographier en jeune spéléologue. Il est initié à la photographie de spectacle par Claude Bricage, photographe professionnel, au Festival des arts de la rue d'Aurillac dès 1989. Aujourd'hui, il s'est fait une spécialité de la photographie de spectacle, en particulier du cirque contemporain. Il travaille aussi pour la Comédie-Française. De ces expériences, il adopte la vision circulaire propre à la piste de cirque. Il cherche toujours différents angles, au contraire de certains photographes qui valorisent la prise de vues au centre. Il se sent spectateur tout en jouissant d'une position privilégiée, celle du témoin. Et il veut tout nous transmettre.

Christophe a un don d'ubiquité. Il participe aux répétitions, au montage des décors, se promène en coulisses et en ville. Ses images donnent une identité au festival.

« Transmettre la mémoire de la culture en train de se vivre

Les photographies des lieux de la ville, du public pendant les représentations mais aussi à d'autres moments du festival sont aussi importantes que celles des spectacles et des artistes. En 2014, le mouvement des intermittents est sur scène. On se souviendra de la projection géante de l'image du prince de Hombourg à cheval en fond de Cour d'honneur avec le carré de tissu rouge épinglé à sa veste en signe de soutien au mouvement social. La photographie de Christophe témoigne du croisement des histoires, d'une culture vivante où le passé et le présent se parlent.

Le photographe en immersion
Pour Christophe Raynaud de Lage, le festival commence avec l'annonce de la programmation puis se poursuit avec les répétitions au plateau en Avignon. Ce sont les premières photographies prises entre deux trains. Le temps s'accélère avec l'installation en Avignon, la générale (ultime répétition), la première représentation avec le public. Le photographe officiel se doit de tout couvrir : une cinquantaine de spectacles dans une vingtaine de lieux disséminés dans la ville pendant un mois. C'est un marathon. Il dort quatre heures par nuit, sept jours sur sept. La nuit, il se terre dans un atelier et travaille sur les photos du jour : il trie, sélectionne, recadre… et transmet les images pour le site et les médias. Il enregistre 20 000 prises de vues au total (presque 1 000 par jour) ; 2 000 seront archivées par le Festival d'Avignon. Pour lui, c'est un bonheur enivrant, il se concentre sur ce qu'il aime dans son travail. Le festival est une parenthèse dans sa vie.
Christophe se décrit lui-même comme chasseur-pêcheur en introduction de son ouvrage « Intérieur de rue » (paru aux Éditions théâtrales). Ce processus qu'il a choisi l'amène à « créer la fragile synthèse et surtout… la fixer ». La captation d'une bonne image est l'issue de son travail antérieur. Le chasseur se plonge en immersion à l'intérieur du spectacle quand le pêcheur se prépare, prend ses repères, attend le moment propice.

Catherine Zavodska référence des centaines d'images de spectacles pour l'agenda « DanseAujourdhui ».

Demain la tribune sur le colloque « Foi et culture »

LE DESSIN

QUAND JE SERAI GRAND
— par Micael —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O
Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

LETTRE OUVERTE

AU MAIRE DE VENISE
— par Gerold Schumann —

Suite à l'interdiction de 49 ouvrages de la littérature jeunesse, dont « Petit-Bleu et Petit-Jaune » de Leo Lionni, par le maire de Venise Luigi Brugnaro, le Théâtre de la Vallée s'associe aux nombreuses réactions de consternation et de résistance face à cette décision absurde.

Depuis 20 ans, nous créons de spectacles qui résistent aux dogmes, à l'oubli, à la raison des puissants…
En créant « Petit-Bleu et Petit-Jaune », en 2014, nous n'aurions jamais imaginé que ce chef-d'œuvre de la littérature enfantine, appel à la tolérance et au respect des différences, puisse être censuré.

Il est en effet « difficile de voir un message subversif dans cette étreinte chromatique ». (La Republicca).

Nous sommes fiers de présenter « Petit-Bleu et Petit-Jaune » au Collège de la Salle à Avignon et nous vous invitons à le découvrir.

PETIT BLEU ET PETIT JAUNE
SPECTACLE VISUEL ET MUSICAL
À PARTIR DE 3 ANS
DE LEO LIONNI
MUSIQUE BRUNO BIANCHI
MISE EN SCÈNE GEROLD SCHUMANN
4 > 26 JUILLET 2015 À 9H45 ET 11H
COLLÈGE DE LA SALLE

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Éditeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, Benoît Blanchard, Pierre Fort, Mathias Daval, Bernard Serf, Célia Sadai (La Plume francophone), Alice de Coccola, La Jaseuse, Pierre Notte, David Léon, Catherine Zavodska, Micael.

Photo de couverture :
Kyoko Hamada
http://kyokohamada.com

N°9 / 13 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

io

VOS MICROCRITIQUES ET HUMEURS EN 140 CARACTÈRES

#IOMICRO